

Gouvernement Provisoire pour rappeler du front des régiments destinés à réprimer la révolte et à restaurer l'ordre dans la cité.

Trois jours après, les troupes arrivent, bataillons de cyclistes, régiments de réserve et longues files de cavaliers dont les lances étincellent au soleil. Ce sont les Cosaques, les anciens ennemis des révolutionnaires, l'effroi des travailleurs et la joie de la bourgeoisie. Les avenues sont remplies maintenant d'une foule bien habillée qui acclame les Cosaques au cri de : « Fusillez la canaille, étranglez les Bolchevicks ! »

Une vague de réaction déferle sur la cité. Les régiments insurgés sont désarmés. La peine de mort est restaurée. Les journaux bolchevicks sont supprimés. Des documents inventés de toutes pièces, attestant que les Bolchevicks sont les agents de l'Allemagne, sont répandus par la presse. Alexandrov, le procureur du czar, les traîne devant les tribunaux sous l'inculpation de haute trahison, d'après l'article 108 du Code pénal. Les meneurs comme Trotzky et Kollontai sont jetés en prison. Lénine et Zinoviev se cachent. Dans tous les quartiers, ce sont des arrestations, des attaques et des meurtres d'ouvriers. Le 18 juillet, à l'aube, je suis brusquement réveillé par des cris stridents venant de la Newsky. Au piétinement des sabots de chevaux se mêlent des clameurs, des appels désespérés à la pitié, des malédictions et un cri terrible d'homme qu'on égorge. Puis le bruit sourd d'un corps qui tombe, des râles d'agonie et le silence. Un officier qui arrive m'explique que quelques ouvriers qui allaient coller des affiches bolcheviques sur la Newsky ont été surpris. Une escouade de Cosaques les a dispersés à coups de fouet et de sabre après avoir éventré un homme et l'avoir laissé mort sur le pavé.

Devant ces événements les bourgeois sont remplis d'orgueil. Orgueil imprudent ! Ils ne savent pas que les cris de ces ouvriers assassinés seront entendus jusqu'aux confins de la Russie, appelant aux armes leurs camarades

qui seront leurs vengeurs. Ce même jour de juillet, ils applaudissent le régiment de Volynsk qui, musique en tête, entre dans la ville pour réprimer cette révolte dont le but est de donner le pouvoir aux soviets. Applaudissements nés sous une mauvaise étoile. Ils ne savent pas que pendant une nuit du mois de novembre qui vient, ils verront ce même régiment à la tête de l'émeute qui, triomphante, donnera le pouvoir aux soviets.

Les troupes sont appelées pour conquérir Pétrograd, mais à la fin c'est Pétrograd qui les conquerra. L'influence de cette forteresse bolchevique est irrésistible. C'est l'immense fournaise embrasée de la Révolution qui brûle toute scorie et toute indifférence. Peu importe qu'on entre dans la cité froid ou hostile, on en sort embrasé par l'esprit de Révolution. La cité s'est bâtie dans les larmes et dans le sang, la faim et le froid, par le labeur forcé de myriades d'hommes affamés et battus. Leurs os gisent profondément enfoncés dans la boue sur laquelle elle s'élève. Mais leurs âmes opprimées semblent revivre aujourd'hui chez les ouvriers de Pétrograd, âmes puissantes et vengeresses. Les serfs de Pierre ont bâti la cité, maintenant leurs descendants vont la posséder.

En cet été de 1917 on ne le croit pas encore, l'ombre de la réaction obscurcit l'avenir. Mais les Bolchevicks ont confiance dans le temps. Ils sentent que l'histoire est de leur côté. Leurs idées font leur chemin dans les villages, dans la marine et au front.

C'est là désormais où il faut me suivre...